



Le huitième envoyé

Renato Baretic



Gaia

Le huitième envoyé

Renato Baretic

Traduit du croate par Chloé Billon

Ah, la Croatie, la côte dalmate, ses îles paradisiaques... !

Un homme politique en disgrâce est envoyé sur Terzola, l'île la plus isolée de la mer Adriatique. Sur place, c'est à peine s'il y a l'eau et l'électricité. Pas de réseau téléphonique ni de connexion Internet, deux églises mais pas de prêtre. Sa mission, et punition : organiser, en tant qu'émissaire du gouvernement croate, des élections locales. Ses sept prédécesseurs ont échoué.

Découvrant les dialectes et coutumes pour le moins farfelus des habitants de cet îlot quasi oublié, le huitième envoyé réussira-t-il à honorer ses fonctions ?

Vous ne verrez plus jamais de la même façon vos vacances en solitaire dans le dernier phare de Croatie.

Renato Baretic est né à Zagreb en 1963. Il a contribué au célèbre hebdomadaire satirique aujourd'hui disparu *Feral Tribune*, et été coscénariste d'une série TV qui évoque avec ironie les aventures d'une équipe de journalistes à Split à l'aube du XX^e siècle.

Il est l'auteur de plusieurs romans, *Le huitième envoyé* est son premier, lauréat de nombreux prix littéraires. Renato Baretic réside et travaille à Split.

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

Le huitième envoyé

—

Ouvrage traduit avec l'aide
du Centre National du Livre, Paris.

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

Renato Baretic

Le huitième envoyé

traduit du croate par Chloé Billon

roman

GAÏA ÉDITIONS

Gaïa Éditions
82, rue de la Paix
40380 Montfort-en-Chalosse
téléphone : 05 58 97 73 26

contact@gaia-editions.com
www.gaia-editions.com

Titre original :
Osmi povjerenik

Illustration de couverture :
© plainpicture/Jasmin Sander
© plainpicture/Florian Stern
© Misko Kordic/iStock/Getty Images

© Renato Baretić, 2003
© Gaïa Éditions pour la traduction française, 2016

ISBN 13 : 978-2-84720-732-3

– Tu es bien entouré, furent les premiers mots qu’entendit Siniša Mesnjak à son retour parmi les vivants. Željka, sa collègue du secrétariat du Parti, était assise à côté du lit dans une chambre d’hôpital certes petite, mais relativement luxueuse étant donné les circonstances. Željka, à dire vrai, en sus d’être sa collègue de Parti, lui faisait également assez régulièrement office de – comme il aimait à se le définir – « collecteur de surplus d’énergie ». Parfois, elle présentait elle aussi qu’elle n’était pour lui que cela, et rien de plus, ce qui ne la réjouissait guère. À présent, alors qu’elle lui expliquait en termes tout sauf délicats ce qui s’était réellement passé, il ne cessait sous le drap de se tirer les poils honteux dans l’espoir de se réveiller, dans l’espoir que cette horreur se transforme en banal cauchemar, semblable à celui où il avait rêvé que les douaniers l’appréhendaient, au volant d’un énorme camion remorque, en train d’essayer de faire passer en contrebande depuis la Hongrie huit tonnes de fromage fondu.

Siniša, ce qui est peu banal pour un homme politique en plein essor, évitait les médias autant que possible, les comparant le plus souvent à la pelle du fossoyeur : ils ne t’élèvent un peu en hauteur que pour te balancer six pieds sous terre avec davantage d’élan. Mais il avait eu beau les éviter comme la peste, les médias, eux, ne l’avaient pas oublié.

Quatre jours avant les élections anticipées pour la mairie de Zagreb, un tabloïd quotidien de droite arborait en première page un collage des plus choquants : sur la plus grande photographie, on pouvait voir un policier tirer un

Siniša complètement inconscient du siège conducteur de sa voiture de fonction, et sur des clichés plus petits deux autres policiers sortaient du même véhicule le militant le plus connu de la légalisation des drogues douces ainsi qu'une blonde anonyme très dévêtue et à peine majeure « qu'on soupçonnait fortement d'être une prostituée d'origine biélorusse ». Tout comme Siniša, ils avaient tous les deux l'air absolument hermétiques à l'égard de ce qui les entourait. Le titre *Zagreb, où vas-tu ?!* trônait en haut de la page, et un bref texte relatait en dessous la manière dont « notre reporter du soir, rentrant chez lui après avoir assisté à un scandaleux défilé de mode (p. 16.), avait reconnu sur un parking de Gajnice* la voiture de fonction d'un soi-disant éminent jeune homme politique alors en compagnie extrêmement suspecte. Ayant constaté l'état dans lequel étaient Siniša M. (33) et ses passagers, il avait immédiatement appelé la police et les secours, sans négliger pour autant son devoir de journaliste ». Était accolé à ce texte un encadré portant le titre *Est-il vraiment comme tous les autres jeunes ?!*, dans lequel le rédacteur en chef décrivait et commentait la carrière à ce jour de Siniša Mesnjak, « cet espoir de la triple coalition au pouvoir, ce piètre illusionniste qui, espérons-le, n'est que brièvement parvenu à duper et séduire les jeunes électeurs croates. Flirtant avec l'esprit de rébellion et l'impatience propres à la jeunesse, il a réussi à les gagner à la cause de son parti dépassé et de sa coalition stérile, pour finalement, peu de temps après son accession au pouvoir, se laisser aller et, comme nous pouvons le voir, montrer son vrai visage – le visage d'un toxicomane et d'un débauché. Que les habitants de la métropole de tous les Croates élisent ce Mesnjak et la clique de sa coalition partisane (convaincus, n'est-ce pas, que Mesnjak est le seul d'entre eux à avoir ces penchants singuliers), et nous en serons tous réduits à ce cri de détresse : Zagreb, où vas-tu ?! »

* Quartier du nord-ouest de Zagreb. (Les notes sont de la traductrice.)

Il avait beau se tirer les poils, c'était la triste réalité : après les quotidiens du matin, Željka montra à Siniša l'édition du soir de ceux du lendemain, qui affichaient tous en une la déclaration du Premier ministre lors d'une conférence de presse : « *C'est un coup monté par la mafia du renseignement !* »

– Le chef te fait dire d'éteindre ton portable et tous tes téléphones, de ne faire aucune déclaration et de n'appeler personne, même pas lui. En mode *Don't call us, we'll call you*. C'est moi qui m'occupe de toi jusqu'à nouvel ordre, et nous avons deux molosses pour chasser les journalistes, conclut Željka avant de plier la liasse de journaux en deux et de la jeter par terre.

Le lendemain, Siniša fut transféré en cachette des soins intensifs au service de pneumologie, où vint dans l'après-midi le chercher une Golf discrète qui l'emmena à Dubrava*, dans une honnête petite maison de plain-pied dont il ignorait qu'elle comptait parmi les possessions immobilières du Parti. Le dimanche, le jour des élections, il vomit sept fois, la dernière une demi-heure après minuit, quand on annonça à la télévision que le Parti avait remporté encore moins de suffrages que dans les pires prévisions électorales.

Le lundi matin, alors que Željka dormait encore à poings fermés, dans ses vêtements de la veille, sur le fauteuil déplié, Siniša s'habilla silencieusement avec l'intention d'aller au siège s'expliquer et proposer quelques idées pour réagir au niveau municipal et national. Dans la cour voisine, un coq chantait comme les trois matins précédents, s'égosillant désespérément comme si c'était la dernière fois. À l'instant où Siniša allait poser la main sur la poignée de la porte d'entrée, il fut interrompu par une voix venue de la cuisine.

* Quartier du nord-est de Zagreb.

– Monsieur, nous avons déjà suffisamment de problèmes comme ça. Vous comme moi.

Adossé à l'évier, un grand type maigre, le visage creusé de rides profondes, le regardait avec compassion et lui tendait une longue enveloppe portant le logo du Parti.

– C'est pour vous, de la part du chef.

« Reste où tu es, d'ailleurs tu n'es même pas là où tu es. Ne bouge pas et attends que je te contacte. Maintenant, rends ce papier à Zvonko », ordonnait le message, indiscutablement de l'écriture du Premier ministre. Comme hypnotisé, Siniša le rendit au grand maigre qui attendait déjà, le briquet dégainé. Le type resta debout, impassible jusqu'à ce que les flammes viennent lui lécher les doigts, après quoi il jeta le dernier bout de papier dans l'évier et, d'un geste énergique, ouvrit immédiatement le robinet au maximum.

– Monsieur Mesnjak, si vous avez besoin de quoi que ce soit, n'hésitez pas, laissez échapper Zvonko avec une feinte politesse.

– Mais putain je suis quoi moi ? Un otage ? Merde ?!

Siniša s'essayait à la technique du coup de gueule.

– Non, monsieur, mais si tel est votre désir, je suis là pour l'exaucer.

Siniša comprit rapidement que la technique du coup de gueule ne fonctionnait pas.

– J'aurais besoin d'un bloc-notes et de trois feutres fins. Un rouge, un bleu et un noir.

– Tout cela se trouve déjà dans votre table de nuit, monsieur. Il y en a même un vert en prime.

– Merci, grommela Siniša d'un ton professionnel avant de retourner vers la chambre. Soudain, il s'arrêta et se retourna, un sourire mauvais aux lèvres :

– Et je veux des *ćevaps** de chez Rahman, à Podsused**.

* Petites saucisses de viande hachée, habituellement servies dans un pain plat avec des oignons crus et éventuellement d'autres condiments.

** Quartier du nord-ouest de Zagreb.

– Grande portion ? Petite portion ? répliqua Zvonko comme s’il avait passé sa vie à griller des saucisses, un véritable expert du *čevap*.

– Comme ça... Deux grandes portions...

– Oignons ? *Ajvar** ?

Si quelqu’un avait ce matin-là été à la recherche de l’homme le plus défait du monde, il l’aurait trouvé quelque part dans Dubrava, devant un fauteuil déplié d’où émergeait une jeune femme ensommeillée en costume froissé qui, après avoir extrait du coin de sa bouche l’extrémité d’une mèche de cheveux, lui demandait :

– Ça va ?

★ ★ ★

Un couloir, une porte blanche et un banc à côté. Une porte blanche. Quand il était plus jeune, à l’époque où Siniša s’enthousiasmait encore pour le théâtre et le beau verbe, et où il écrivait même de la poésie, la porte blanche dans le couloir était l’un de ses motifs récurrents. Une porte blanche qui ferme le monde, une porte blanche derrière laquelle se cachent des diagnostics exacts ou erronés, des sentences, des intrigues, des enquêtes...

Le deuxième message du Premier ministre n’était arrivé que vendredi matin :

« Demain, midi, siège. Rends le papier à Zvonko. »

Il s’était assis et avait attendu un nombre incalculable de fois devant cette porte blanche, dans ce couloir, mais jamais jusqu’à présent avec si peu de courage et une confiance en lui si ébranlée. Il était, sans en être réellement coupable, responsable de la défaite électorale du Parti dans la capitale, c’était évident. Durant toute la semaine, il avait été privé de toute information concrète à l’exception de celles

* Caviar de poivrons rouges grillés.

qui paraissaient dans les journaux et à la télévision, et qui n'étaient pas nécessairement exactes. Au contraire, jusqu'à présent, elles avaient quasiment toujours nécessairement été inexactes. Il n'avait pas le plus petit début d'idée de ce que savait le Premier ministre, de son avis et de ses intentions. De temps à autre, il essayait ses paumes moites sur les accoudoirs du fauteuil.

Le Premier ministre l'accueillit dans son bureau avec une chaleur dépassant toutes ses attentes, et c'était bien là le pire des signes. Debout à côté de la table, il tendit la main à Siniša et le prit dans ses bras.

– Alors ? Putain de merde, comment est-ce que ces connards ont fait pour te baiser ? Te baiser ?

– Chef, je...

Siniša, encore prisonnier de l'embrassade du Premier ministre, entonna le discours qu'il avait préparé.

– Laisse tomber... Mais assieds-toi donc ! Tu veux un truc à boire ? Un truc à boire ?

Le Premier ministre était affligé d'un étrange tic de langage, qui le poussait à répéter les deux ou trois derniers mots de quasiment chaque phrase prononcée. Quand, après être arrivé à la tête du gouvernement, il avait engagé un porte-parole, Siniša avait conseillé au jeune homme d'attirer discrètement, avec toutes les précautions possibles, l'attention du chef sur ce détail qui était en un instant devenu la cible de tous les humoristes du pays. L'infortuné jeune homme, fraîchement diplômé en relations publiques à l'université de Lund, se fit licencier au bout d'un mois et rentra sans demander son reste en Suède. En Suède.

– Non merci, ça va, je voulais juste vous dire que...

Siniša s'efforçait d'aborder le sujet le plus vite possible.

– Tais-toi, c'est inutile, l'interrompit le Premier ministre d'une voix réconfortante tout en rentrant dans son pantalon son nouveau polo, manifestement une acquisition récente en vue d'une éventuelle séance photo ce week-end.

– Je sais tout, j’ai tout compris. Ça fait une semaine qu’on travaille dessus, nous avons déjà localisé les deux ou trois types impliqués dans le coup monté. Le coup monté. La bande travaille dans notre dos depuis le début, comme s’ils étaient sur une voie parallèle. Tu sais, j’étais déjà dans le métier quand j’étais en couche-culotte, pour ainsi dire, et je m’en veux vraiment de ne pas t’avoir mis en garde. Quand tu bouffes, c’est chez toi, quand tu bois, c’est chez toi, et dehors, juste une petite gorgée par courtoisie, même si c’est l’eau de la nouvelle conduite dont tu viens de célébrer l’inauguration. L’inauguration.

– Chef, c’était juste de l’eau gazeuse, dans un grand verre...

– Je sais, avec beaucoup de glaçons et trois tranches de citron. Pour que tu ne remarques pas le goût avant d’en avoir bu au moins la moitié. Nous avons fait des recherches et nous avons tout découvert, tu n’as rien à m’expliquer. Et la serveuse, en fait, c’était la gosse qu’ils t’ont jetée ensuite sur la banquette arrière, à poil et complètement camée. Tout était prévu dans les moindres détails, nous avons réussi à empêcher au dernier moment que la bande en question ne déporte la môme en Biélorussie dès le lendemain. Le lendemain.

Siniša comprit que ce qu’il avait de mieux à faire, c’était se taire. Pour l’instant, toutes ses conjectures et notes prises après coup coïncidaient parfaitement avec les mots du Premier ministre. Leurs services avaient, manifestement, bien fait leur travail. Le Premier ministre regardait par la fenêtre en silence en continuant, malgré la parfaite inutilité de ce geste, à rentrer son polo sous la ceinture de son pantalon.

– Écoute, je vais te parler en toute franchise. En toute franchise, reprit-il après une trentaine de secondes. Si jamais j’ai vu en quiconque un successeur... Ou, putain, un homme politique pour une nouvelle Croatie, ce qui est une

nécessité si nous voulons vraiment... Et comprends-moi bien, ne commence pas à bouder, je continue à y croire, à ça et en toi... Mais pour l'instant, ils t'ont sérieusement baisé. Tu n'as pas fait attention, pas fait attention. Et je suis coupable tout autant que toi. Si tu avais la moindre idée de tout ce que j'ai fait ces sept derniers jours pour ne serait-ce que limiter un tant soit peu les dégâts, j'ai remué ciel et terre, tu sais, tu te mettrais à pleurer ici même, à pleurer.

– Monsieur le président...

– Tout doux, tout doux. Tout doux... C'est fichu pour les municipales, tu es certainement au courant, et maintenant je dois négocier avec des ivrognes complètement bouchés à propos de la coalition, de la coal...

– Monsieur le président, s'il y a quoi que ce soit que je puisse faire, que je puisse faire...

– Mais tais-toi, putain, tais-toi un peu ! Et en plus tu te payes ma tronche, non mais c'est quoi ça ? Je sais que ça fait sept jours que tu te tais et que tu préférerais tout m'expliquer en cinq minutes là maintenant, mais un peu de respect, un peu de respect ! Ça fait trois jours que je prépare ce discours, alors laisse-moi enfin le prononcer. Enfin le prononcer.

Siniša hocha silencieusement la tête et s'absorba dans la contemplation du pied du bureau du Premier ministre.

– Tu es doué, tu as du talent et un avenir en politique, et je n'ai pas envie de te perdre, poursuivit lentement le Premier ministre. Je ne voudrais pas t'avoir comme adversaire dans quelques années et il me tient à cœur que nous soyons collègues. Et alliés. Mais je dois t'écarter un peu pour quelque temps. Pour quelque temps. Juste le temps que cette affaire se tasse, que nous te blanchissions et fassions oublier toute cette merde.

Tout cela, Siniša s'y était attendu et en était conscient. Il était tout à fait prêt à entendre ces mots et à se soumettre à la volonté du Premier ministre. Mais à présent, au bout de

la ligne droite, suivait un virage derrière lequel l'attendait...
quoi ? Un poste d'assistant archiviste à l'Institut lexicographique ? De secrétaire au ministère de l'Agriculture ? De référent pour... la signalisation routière au sol ?

– Tu as déjà entendu parler de Terzola ?

Siniša s'était certes attendu à un tournant, mais pas aussi radical.

– Terzola ? Vous voulez dire, l'île ?

– L'île, l'île.

– Qu'est-ce que j'en sais... Juste dans les mots croisés. Numéro douze horizontalement, en six lettres : « Notre île habitée la plus lointaine. » C'est tout.

Avant même que le Premier ministre ne reprenne, tout en continuant à regarder fixement par la fenêtre, Siniša comprit que tout ça n'augurait rien de bon.

– Tu y vas lundi prochain. Le gouvernement va te nommer après-demain au poste d'émissaire, et je veux que tu emploies tout ton potentiel organisationnel, qui est incontestable, pour mettre sur pied une administration locale et d'un gouvernement autonome. D'un gouvernement autonome.

– Sur l'île ? Mais, monsieur le président, je n'ai jamais...

– Siniša, je ne vois vraiment pas d'autre solution. Il nous reste deux ans de mandat avant les élections, et tant que ces élections ne seront pas passées, nous allons devoir te maintenir un peu à l'écart. Que les gens oublient, tu comprends ? Et ensuite, ensuite viendra ton heure. Ton heure. À moins, bien entendu, tu es un homme libre, que tu ne quittes le Parti et te débrouilles tout seul pour la suite. Mais je t'ai déjà dit, en toute sincérité, que j'ai besoin de toi et que je te veux dans mon parti et en politique. En politique. Je ne te rejette pas, tu comprends, bien au contraire, mais je pense que tu as besoin d'un peu de paix et d'un peu plus d'expérience. Et pour ça, Terzola est véritablement idéale. Idéale.

– Je vous demande pardon, chef, mais vous avez dit deux ans. Deux ans...

Avant même qu'il n'ait fini de prononcer ces mots, toutes ses veines s'étaient déjà figées dans son corps. Mais, au lieu de lui reprocher à nouveau ses moqueries, le Premier ministre lui lança un regard paternel.

– C'est exact. Et ?

– Je veux dire, ce que je dois faire, sur cette Terzola, ça va me prendre un mois ou deux, trois au maximum, et après ? Qu'est-ce que je vais faire après ?

Le Premier ministre ne le regardait plus à présent avec douceur, comme un père regarde son fils. En fait, il le considérait avec encore plus de douceur, comme un grand-père son petit-fils. Il prit sur une petite table d'appoint un dossier fin, manifestement d'un âge vénérable, et le lui tendit lentement. Sur le dessus de la chemise, en lettres pâlies comme il se doit, était écrit *Terzola*.

Željka était allongée et regardait le plafond. Tout droit, à la verticale et sans ciller. Elle essayait de se rappeler le titre de ce film ou de cette série dans lequel un couple fait l'amour, et l'homme demande sans cesse à la femme de lui dire quelque chose. Elle n'y arrive pas, elle n'a pas la tête à ça, elle préférerait faire ce pourquoi elle est là, nue et suante, mais il insiste. Et quand il lui redemande pour la cinquantième fois, elle s'écrie « Tu as un plafond magnifique » ! Et l'homme jouit. Juste au son d'une voix qu'il a réussi à obtenir à force de prières.

Siniša avait joui une bonne demi-heure auparavant. À présent, ayant repris son souffle, il regardait lui aussi le plafond. Mais contrairement à Željka, il ne se taisait pas, il parlait, parlait, parlait...

– ... et à la fin il ne me dit même pas qui sont ces connards, leurs noms et prénoms, tu parles, que dalle, mais il m'exile sur cette île, qu'elle aille se faire foutre avec tous

ses habitants, et juste quand je lui dis O.K., O.K., j'y vais, pas de problème, il me révèle, soi-disant, « le secret le mieux gardé de Croatie ». Son secret, je me dis, je l'emmerde, mais il me raconte que les gouvernements précédents ont envoyé là-bas sept représentants en dix ans et qu'aucun d'entre eux n'a rien réussi à mettre en place. Ces imbéciles ne veulent pas du pouvoir, qu'il soit le leur ou celui des autres, ils ne veulent rien et ils s'en contrefichent de nous tous et moi maintenant je dois aller chez eux. Et leur organiser des partis, des élections et un gouvernement. Je me dis, en principe c'est trois mois de travail au plus et bye bye, mais putain, comment est-ce possible que personne n'y soit arrivé en dix ans ? Je pige pas, il y a une embrouille quelque part, et une grosse. Mais peu importe, une punition, c'est une punition, il faut se la faire. Seulement, si jamais je fais le taf en trois, quatre mois, bon, disons six, ça sera sûrement trop rapide pour lui. Et qu'est-ce qu'il va m'inventer après ? Assistant au département des pompiers, ce genre de connerie ? Coordinateur des agrumes, putain de sa mère. Mais merde, qu'est-ce que je suis con, mais qu'est-ce que je suis con, une pute m'apporte un hectolitre d'eau gazeuse et la moitié de l'Afrique en citrons à l'intérieur, et moi... Imbécile... Et imagine, putain, imagine si je n'y arrive pas, si ces Dalmates se payent ma tête, me mènent en bateau, et que j'ai honte de revenir, et ? Ça aussi ça peut arriver, merde, ils en ont déjà rendu fous sept, putain, je n'ai réussi à en avoir que trois au téléphone et aucun ne veut sortir un mot, quant au septième, il a carrément disparu. Il n'a pas de famille, pas de proches, tu piges, comme moi, et personne n'a la moindre idée d'où il est parti après cette Terzola, Perdola, Merdola, Troudola, c'est quoi son nom déjà... Qui sait, peut-être qu'ils lui ont cassé la gueule avant de le foutre à l'eau...

Siniša, inquiet, se tut quelques secondes, puis il se retourna vers Željka :

– Et toi, ma petite poire des cyprès, qu'est-ce que tu penses de tout ça ?

– Tu as un beau plafond, s'exclama-t-elle immédiatement, comme si elle attendait ce moment depuis longtemps.

– Quoi ?! Le plafond ?! Je... Je... Putain, dans cinq jours je pars dans les sphincters du trou du cul du monde ! Sur une île où il n'y a pas de pêche, pas d'élevage, pas de vignes, rien sous le soleil ! Juste un groupe d'imbéciles que je vais devoir dresser ! Et toi, tu admires le plafond ! Un putain de plafond, un plafond blanc, un putain de plafond banal et blanc ! Mais tu es complètement folle, merde, cent fois plus que moi ! C'est toi qu'il aurait dû envoyer là-bas, pas moi !

★ ★ ★

De toute sa vie, Siniša n'avait jamais vu un si petit ferry, encore moins de l'intérieur. Sur le pont, on aurait peut-être pu caser une quinzaine de voitures, en admettant que personne n'en sorte ensuite. Zvonko, le maître du *cévap* de Dubrava, l'avait conduit en silence jusqu'à la côte dans une Audi climatisée, avait porté ses quatre sacs sur le ferry et les avait rangés dans la cabine du capitaine, puis il avait sorti du coffre le coquet parapluie du Premier ministre et le lui avait tendu avec bienveillance. Il tombait une petite pluie fine, en biais, coupante.

– Prenez-le, dit-il. Le chef ne se fâchera pas, il ne s'en apercevra même pas. On en a toujours deux dans le coffre, au cas où on oublie le premier quelque part, lui ou moi.

Et tandis que Siniša se battait avec la housse du parapluie, Zvonko lui tendit la main :

– Et voilà... J'espère que nous aurons bientôt l'occasion de nous revoir.

– Oui. Moi de même, murmura ironiquement Siniša.

Lorsqu'il eut réussi, par un étroit et raide escalier vert, à se hisser sur le pont supérieur et qu'il regarda vers la côte,

il aperçut à nouveau Zvonko, les mains en porte-voix devant la bouche :

– D’abord, c’est Primola, et ensuite, quand vous vous arrêterez sur Iuctula, un certain Toni vous attendra ! Il conduit la barque pour Terzola !

Le visage morne sous le parapluie à carreaux oscilla silencieusement de haut en bas et de bas en haut jusqu’à ce que l’Audi bleu sombre ait quitté l’embarcadère du ferry et disparu derrière le premier virage en direction de Zagreb. Sur le pont supérieur du ferry, séparé de la passerelle par une porte vermoulue, se trouvait un petit bar muni de deux tables autour desquelles étaient assis six hommes et une petite vieille en noir. Ils avaient, qui sait, peut-être été silencieux avant aussi, mais à partir de l’arrivée de Siniša et jusqu’à Iuctula, pendant quatre bonnes heures et demie, ils ne prononcèrent pas un seul mot. À l’exception d’un moustachu qui, d’une voix étonnamment aiguë, se manifesta après que Siniša eut passé presque une demi-heure accoudé au bar à chercher du regard s’il y avait quelqu’un quelque part derrière.

– Voi desiderate ? demanda-t-il en s’extrayant d’une porte étroite près de l’arrière du bar.

Les sourcils de Siniša se dressèrent en deux points d’interrogation poilus.

– Vulete boire qualcosa ? se reprit le moustachu une première fois, avant de redemander une dernière fois, non sans s’être éclairci la voix, raide et pompeux comme dans une opérette : Monsieur désirerait-il un verre de sa boisson favorite ?

– Eeeeh... Une bière, si c’est possible.

– Si c’est possible, se hê nulla japonaise, nun ci n’hè. Qui avemu solamente locale biera. Heineken, Geysen, Guinness, Kilkenny, Milwaukee, Bavaria...

– De la Guinness ? Ici ? Chez vous ?

– È voi andate fora, poi dumandate !

– O.K., O.K., une Guinness, s’il vous plaît.

Le moustachu sortit rapidement du réfrigérateur trois petites bouteilles d'authentique Guinness, et posa à côté d'elles sur le comptoir un verre et un décapsuleur.

– Voi puderete solu ? Se abbisognate qualcosa, mi appellete.

Sur ces mots, il disparut. Retour à la table, avec les petites vieilles. Se taire. Siniša se taisait aussi, et comment. Il faisait comme s'il ne les voyait pas, mais dans le miroir bruni portant l'inscription blafarde « on boit mieux quand on boit peu ! », il observait l'expression de leurs visages. Des convives de pierre, c'est tout ce qui lui venait à l'esprit. Il aurait voulu que Željka soit là, pour les lui montrer, à cette imbécile, ou au moins les lui décrire. Quand il ouvrit la troisième petite bouteille, le moustachu se leva de lui-même en silence, en sortit trois autres du réfrigérateur, les posa sur le bar en hochant silencieusement la tête, puis retourna s'asseoir à la table. Après trois bonnes heures de navigation, Siniša avait les pieds qui chauffaient et les mollets douloureux. Mais le seul endroit où il aurait pu s'asseoir était derrière la petite vieille en noir, à la table avec les trois autres taiseux. Et il n'en avait pas la moindre envie. S'il avait été sûr que l'un d'entre eux était de Terzola, il aurait peut-être engagé la conversation, mais là... Déjà, à Zagreb, il avait essayé de se préparer psychologiquement à être rejeté et ignoré par la population autochtone. Il s'était solidement préparé, et la préparation aurait pu être encore plus solide grâce à cette bière, mais même maintenant, après la quatrième Guinness, après qu'ils eurent quitté Primola sans prendre aucun nouveau passager pour partir, sans doute, vers Iuctula, il ne voyait aucun moyen de percer cette muraille, de feindre la cordialité et la simplicité, de commencer à bavarder avec les convives de pierre. Et puis, au fond, qu'est-ce qu'il avait à faire avec eux ? Son but, c'était d'arriver d'une manière ou d'une autre jusqu'à cette Terzola et, avec un peu de chance, d'organiser ces élections

maudites avec froideur et pondération pour pouvoir rentrer à la maison pour Noël. Et retrouver Željka, bien entendu, malgré tout... Mon Dieu, qui sait comment étaient leurs plafonds sur cette petite île de merde ? Noirs, couverts de moisissure, avec des gouttelettes d'humidité qui frissonnent et luisent au-dessus du lit jusqu'à ce qu'elles se détachent et tombent sur la couverture glacée. Ou peut-être qu'il pourrait discuter un peu avec le capitaine ? Feindre de venir chercher quelque chose dans son sac, et commencer doucement, parler de la pluie et du beau temps, puis faire connaissance, lui parler de son métier, et après... Et après quoi ? Peut-être qu'il n'était même pas d'ici, qu'il ne faisait que travailler pour la compagnie.

Il fut tiré de ses pensées par la voix triste de la sirène du bateau et, au même instant, les vibrations sous ses pieds s'atténuèrent brusquement. Il se détacha du bar, fit un pas, perdit l'équilibre et manqua de tomber. Le moustachu lui fit un sourire du coin droit de la bouche. Siniša tapota ses poches à la recherche de son portefeuille, mais le serveur se leva en faisant non de l'index.

– Prendite è quella sesta, dit-il en lui tendant depuis le bar la dernière petite bouteille de Guinness, qu'il n'avait pas ouverte.

– Quallà dunde andate beienu solamente stralianu.

– Pardon ?

– Solamente stralianu, quellu Fister, Fuster, cume si chjamà.

Le regard de Siniša poussa le moustachu à recourir à nouveau au vocabulaire de l'hôtel Esplanade, où il avait en son temps réussi à se hisser jusqu'au poste d'assistant croupier, avant que sa carrière ne fasse un plongeon soudain, la vie est ainsi faite.

– De la bière australienne, monsieur. Là-bas, ils ne boivent que de l'australienne... expliqua-t-il en insistant avec raillerie sur le mot « australienne ». Le sourcil gauche

de Siniša, de point d'interrogation, s'était mué en point d'exclamation poilu, mais sa tête continuait malgré tout à acquiescer d'un air entendu, comme si tout était clair comme de l'eau de roche.

– Circeraghju voi saccu, ajouta le serveur avant de disparaître derrière le bar.

– Non merci, c'est inutile...

Alors que Siniša essayait de l'arrêter, il sentit se poser doucement sur le dessus de sa main les doigts froids, bruns et osseux de la petite vieille en noir. Elle le regardait droit dans les yeux, en silence, d'un air compatissant et inquiet, mais tout de même un peu sévère, comme une mère regarde son fils qui part à la guerre. Il se souvint de sa tante, et fut l'espace d'un instant saisi par un terrible remords, car il avait omis avant de partir de se rendre sur sa tombe et sur celle de ses parents. Puis la petite vieille lui ouvrit la main, déposa sur sa paume un chapelet et lui referma les doigts dessus. Ensuite, sans un mot, elle se dirigea vers la sortie d'un pas lent et faible, se signant sans interruption. Siniša considéra le chapelet en plastique noir qu'il avait dans une main et la bière intacte qu'il tenait dans l'autre, les rangea tous les deux dans les poches de sa veste, haussa les épaules d'un air décontenancé et regarda autour de lui. Ils étaient tous déjà sortis, et il se mit lui aussi en route. Dehors tombait une pluie violente, qui se balançait au rythme des coups de vent. Il retourna chercher le parapluie qu'il avait oublié, mais ne le trouva pas. Il n'y avait pas âme qui vive sur la passerelle, et ses bagages avaient eux aussi disparu. Il jura dans sa barbe, boutonna sa veste, releva le col et sortit prudemment sur le pont. Le plus gros village de Iuctula se devinait à peine à travers le rideau de pluie, et un seul homme se tenait sur le môle, osseux, en caban de pêcheur râpé et pantalon trop court. Les sacs de Siniša prenaient l'eau à ses pieds, et il lui faisait de grands signes joyeux de la main. Dans la gauche, il tenait le parapluie ouvert du Premier ministre, et dans

la droite un carton portant en lettres majuscules le mot *ENVOYÉ !* et dessous, en plus petits caractères : *Tonino* → *barque* → *Terzola !*

Sans aucune intention consciente, complètement instinctivement, avant de continuer à descendre les marches, Siniša serra très fort le chapelet et la bière dans ses poches.

La pluie tombait de plus en plus fort, et l'envoyé se glissa immédiatement dans la petite cabine. Elle était tout aussi inconfortable qu'elle était petite, mais d'un autre côté, elle dégageait au premier regard une sorte de rigueur ascétique, exactement comme un continental inexpérimenté aurait imaginé la cabine de son hypothétique embarcation.

– Vous avez une très jolie barque, cria Siniša à Tonino, qui lui répondit depuis la poupe par un sonore « merci ! » accompagné d'un large sourire et d'un geste qui devait signifier « juste un instant, j'arrive tout de suite ». Le gouvernail tendrement maintenu entre le pouce et l'index et le regard dirigé vers la cabine et la proue, il sortit lentement du port de Iuctula. La barque oscilla sur la première vague de la pleine mer, et Tonino attrapa une corde qu'il enroula autour de deux poignées en bois du gouvernail pour le bloquer. Ayant ôté et accroché son caban près de la porte de la cabine, il s'assit en face de Siniša :

– Pilote automatique, héhé... Voilà, nous avons enfin l'occasion de faire connaissance et discuter comme il convient. Ma barque vous plaît, n'est-ce pas ?

– Oui, elle est vraiment... c'est un pointu, c'est ça ?

– Hmm, pas vraiment. C'est plutôt une sorte de rafiau, mais ne vous embêtez pas avec ça. De toute façon, sur Terzola, tout porte un autre nom. Ciotaden, ciotadun, ciotaduna, ciotadin... *Adelina*, disons, est une ciotaduna.

– Qui ?

– *Adelina*, la barque. La ciotaduna.

– Ah !

Ils se turent quelques instants, puis Siniša se lança, fort diplomatiquement :

– Puis-je vous poser une question qui est sans doute, en réalité, d'ordre personnel ? De but en blanc, pour ainsi dire ?

– Mais bien entendu, au contraire, je vous en prie ! lui répondit Tonino d'un ton empressé et ravi.

– Comment pourrais-je formuler ça sans, comment dire, vous vexer...

– Mais grands dieux, comment ça ? Demandez donc ! Et de toute façon, vous êtes le pouvoir, n'est-ce pas ?

Siniša se raidit. Saletés de Dalmates, toujours à provoquer.

– Ce n'est rien, veuillez m'excuser, il est sans doute encore un peu trop tôt. Dites-moi, combien de temps nous reste-t-il jusqu'à Terzola ?

Tonino regarda l'horloge sur la paroi de la cabine. Une heure de l'après-midi venait à peine de sonner, mais l'horloge indiquait sept heures dix. Elle n'était pas en panne, elle continuait calmement à marquer les secondes de son fuseau horaire personnel.

– Eh bien, s'il n'y a pas de bouleversement sérieux des conditions météorologiques et maritimes... Je dirais, pas plus de quatre heures.

– Comb... Quat... Quatre heures ?! s'étouffa Siniša.

– Malheureusement, Terzola n'est pas exactement la porte à côté, et *Adelina* n'est plus dans sa prime jeunesse. Mais en revanche, elle est insubmersible. N'ayez pas peur, ça va passer vite.

– Quatre heures... et pas de n'importe où, quatre heures de Iuctula ! Bien, est-ce que vous vous êtes déjà demandé pourquoi ils trouvent ça tellement important à Zagreb de mettre en place une forme de gouvernement dans un tel, veuillez me passer l'expression, trou du cul du monde ?

– J’ai bien peur, monsieur, que ce soit précisément la question à laquelle vous allez être confronté le plus souvent dans la période à venir...

– Tonino, écoutez... Est-ce qu’on peut se tutoyer ? Parfait. Donc, je vais maintenant te poser, je vais quand même te poser la question que je voulais te poser un peu avant. Je peux ?

– Bien entendu.

– O.K., voilà... En gros : pourquoi est-ce que tu parles comme ça ? Je veux dire, j’ai déjà passé un peu de temps sur les îles, j’ai entendu trois cents dialectes différents, j’en ai peut-être compris deux ou trois. Et en plus, j’ai un peu entendu les autres parler sur le ferry...

– Mais c’est qu’ils sont de Primola et Iuctula...

– Peu importe d’où ils sont, mais ils parlent une sorte de dialecte, leur patois local, qu’est-ce que j’en sais. Mais toi, je veux dire, putain, tu parles comme un ministre ! Vous parlez tous comme ça sur Terzola, ou bien ?

– Je fais de mon mieux. Faire de notre mieux toute notre vie durant, tel est notre destin, lui répondit Tonino, extrêmement fier de la pureté et de la correction de son croate littéraire.

– Et les autres, comment est-ce qu’ils...

– Comment dire... Eh bien, je suis d’avis qu’un interprète vous sera nécessaire. Et même indispensable.

La proposition inattendue resta suspendue en l’air, au plafond de la cabine, oscillant au rythme irrégulier des grosses vagues. L’espace d’un instant, Siniša imagine le visage du Premier ministre tournant à l’aigre au-dessus du télégramme : « Besoin urgent d’un interprète en terzolien – stop – réclame des honoraires – stop – envoyé Siniša ». Ça, ça serait quelque chose ! Bah, je les forcerai bien à parler, personne ne va se foutre de ma gueule, conclut Siniša, ils me réciteront tous par cœur la loi électorale !

– Ne te fais pas de souci pour les honoraires.

Tonino jeta un petit caillou blanc dans le cours de ses pensées.

– Tout est arrangé depuis l'époque du troisième envoyé. Tous les mois, je reçois la même somme sur mon compte en banque. Rien d'extraordinaire, mais c'est déjà ça. Aujourd'hui encore, alors que ça fait bien longtemps que nous n'avons pas eu d'envoyé, le gouvernement continue à me virer régulièrement de l'argent sur Iuctula. Même si tu refuses mes services, l'argent continuera certainement à tomber encore un certain temps.

– Et ce dialecte de Terzola, tu le comprends parfaitement ?

– Chì pensai, ma eiu sò Terzolanu ! Mio padre hè Terzolanu, è ancu mio matre, difuntu. Quì sò natu, quì vivu tuttu la vita ! lui répondit Tonino d'un trait, avec à la fin son fameux large sourire en guise de point d'exclamation. Puis il se leva d'un coup, enfila son caban et sortit sur la poupe. Il regarda au-delà de la proue, défit le nœud sur la corde, fit tourner le gouvernail légèrement vers la droite et l'attacha à nouveau. Dans la cabine, Siniša se perdit dans ses pensées. Tout à coup, ce travail, cette effroyable punition pour son imprudence et son péché de négligence, lui apparaissait sous un éclairage tout à fait supportable. Et cet horrible vent du sud, et cette île étrange, et Tonino qui voulait « faire de son mieux », et toute cette histoire, prenaient à présent les contours indéfinis d'une aventure qui n'arrive pas à n'importe qui. Après tout, ça pourrait bien être fantastique ! Il se souvint de la bière dans sa poche, et la posa sur la petite table. Tonino venait à peine de rentrer dans la cabine.

– Ils t'ont donné ça sur le ferry, n'est-ce pas ?

– Oui, répondit Siniša en regardant Tonino avec un sourire interrogateur. On fait moit'-moit' ?

– Merci du fond du cœur, mais je ne préfère pas. D'ailleurs, je ne te le recommande pas à toi non plus.

– Oula ! Mais qu'est-ce qui te prend, tu fais partie de la ligue anti-alcoolique ? Du mouvement des conspueurs de la bière ?

– Non, bien au contraire ! Mais ce qu'ils t'ont donné, ce n'est pas de la bière, c'est le mauvais œil.

– Pardon ?!

– Et cette pauvre Tonkica t'a certainement donné un chapelet sans dire un mot, n'est-ce pas ?

Siniša garda le silence, interdit.

– Ils leur font à tous le même coup, à chaque envoyé. Et ensuite ils tombent tous dans la déchéance sur Terzola, pas forcément en tant qu'êtres humains, mais du moins en tant qu'hommes politiques. Connais-tu un seul de tes prédécesseurs qui ait continué à avoir une existence dans la sphère publique ? En politique, dans les arts, le sport, n'importe quoi ? Bien entendu que tu n'en connais pas, ils ont tous été maudits ! Même celui...

Tonino se tut brusquement, comme s'il avait dit un mot de trop. Siniša le regardait toujours fixement, la mâchoire légèrement pendante.

– Avec ta permission, crois-moi, pour ton bien-être et le mien, je jetterais sans plus attendre à la mer et cette bière et ce chapelet. Je peux ?

Siniša essayait de réfléchir rapidement et sobrement. Il se concentrait tout entier sur cette situation, essayait de lui trouver une suite logique, et il fut d'autant plus étonné quand sa main sortit d'elle-même le chapelet de sa poche, le posa sur la table et le fit lentement glisser vers Tonino.

– Merci pour ta confiance ! se réjouit Tonino. Merci, vraiment ! répéta-t-il deux fois de plus tandis qu'il attrapait et revêtait à nouveau son caban. Puis il prit la bière et le chapelet et grimpa promptement sur la poupe. Le gronde-ment de la pluie, du vent et des vagues, mêlé au vrom- bissement du moteur du bateau, ne permirent à Siniša que d'entendre les mots « diavulu... infernu... è nessunu...

maladettu... amen ! » Il vit Tonino enrouler le chapelet autour de la bouteille de bière et la lancer loin de la barque, avant de dessiner de sa paume droite un grand signe de croix dans l'air au-dessus de la mer.

– Tu es purifié à présent, annonça Tonino tout excité en rentrant dans la cabine. Je dirais même plus, tu es maintenant prêt pour une authentique bière terzolana !

Il releva le siège du petit banc où il était assis auparavant. À l'intérieur, dans le coffre, se trouvaient une épaisse liasse d'hebdomadaires solidement ficelés, et à côté, soigneusement alignées, une dizaine de canettes de cinquante centilitres de bière australienne Foster's. Tonino sortit deux canettes et, debout à côté du banc ouvert, en tendit une à Siniša. Décontenancé, Siniša l'accepta et l'ouvrit, le regard rivé à cette liasse de journaux. Au sommet de la pile se trouvait le numéro de la semaine dernière de *Global*, dont la page de titre était barrée par la une : *Les anciens RG – les véritables maîtres de Zagreb ?* Siniša ne savait que trop bien ce qui se cachait derrière ce titre. Il avait lu l'article au moins une dizaine de fois la semaine précédente, et tout ce qui était écrit, il aurait pu mot pour mot le dicter lui-même. L'histoire de son cas, de la manière dont on lui avait tendu un piège avec la serveuse, le militant, la drogue et le photo-reporter était relatée de manière quasiment subjective, jusque dans les moindres détails. Ce qui rendait la phrase de conclusion de l'article d'autant plus douloureuse : « *La mafia du renseignement a réussi à faire interrompre jusqu'à nouvel ordre sa prometteuse carrière politique, et on peut se demander si Mesnjak, victime de ce coup monté digne d'un film d'espionnage, pourra un jour revenir à une profession pour laquelle il était indubitablement très doué, mais manquait d'instinct.* »

Au contact du bord de la canette froide contre sa lèvre inférieure, Siniša tressaillit.

– Désolé, merci. Et ça, qu'est-ce que c'est ? Tu fais la collecte du papier usagé sur les îles ?

– Non, mais... Pour tout dire, d'autres les récupèrent pour moi. La presse n'arrive pas jusqu'à Terzola, et sur Iuctula vit un couple chez lequel j'ai brièvement habité quand j'allais au lycée. Eux aussi, ils lisent tous les journaux, et ils me mettent les hebdomadaires de côté. Chaque fois que je viens, ils m'attendent avec mon petit ballot. Ça, c'est celui d'aujourd'hui, qui remonte à plus de quatre mois, et j'ai hâte de le déballer.

Siniša venait d'obtenir la réponse à au moins une minuscule énigme : voilà d'où Tonino tenait son incroyable croate, des journaux ! De cette formidable tambouille dans laquelle, comme l'avait dit l'ancien ministre de la Culture, « les rares auteurs un tant soit peu lettrés ne servent que d'additif et de conservateur à un concentré génétiquement modifié de superficialité et de manque de goût » ! Mon Dieu, comment Tonino aurait-il parlé si ces Iuctuliens lui avaient aussi gardé les quotidiens !?

Siniša but avec satisfaction une gorgée de bière, se perdit dans la contemplation de la canette et se souvint de ce café de la ville haute* où il en avait bu pour la dernière fois. Željka venait de soutenir son mémoire, elle portait quelque chose d'indécemment décolleté, sans soutien-gorge, et plus tard il lui avait trouvé un parfum de... de pâtisserie au pavot. Et Siniša fut à nouveau saisi d'une exaltation romantique. En une seconde, il décida d'organiser des élections sur cette Terzola de malheur en six mois au plus, d'une manière ou d'une autre. Ça lui laisserait largement assez de temps pour se remettre physiquement et mentalement, et peut-être même pour que l'opinion publique oublie toute cette affaire. Peut-être que dans cet intervalle on découvrirait quelque chose qui le réhabiliterait totalement. Et lui, il allait passer six mois à méditer au bord de l'Adriatique, à

* *Gornji grad* (la ville haute) : quartier du vieux centre historique de Zagreb situé, comme son nom l'indique, sur des collines.

jouer au plus malin avec ces finauds d'autochtones illettrés, peut-être même qu'il allait enfin apprendre à aimer le poisson. Željka viendrait deux ou trois fois lui rendre visite pour le week-end, et entre-temps il se trouverait sans doute une petite insulaire à avoir sous le coude. Il fallait juste être prudent. Pour la centième fois en dix jours, il se souvint du film *Mediterraneo*, adapta légèrement le scénario à sa situation (l'automne et l'hiver, la solitude et l'inhospitalité) puis, la tête appuyée à l'angle de la cabine, sombra doucement dans un demi-sommeil. La voix de Tonino le réveilla en sursaut :

– Allô, diferi ! Siniša !

– Hein ?!

– Désolé de te réveiller, mais si tu as l'intention d'appeler quelqu'un, je préconise que tu le fasses au cours des dix prochaines minutes. Je suppose que tu possèdes un portable.

– En effet.

– Eh bien, nous allons quitter la zone de disponibilité.

– Disponibilité de quoi ? Des portables ?

– Exactement. Plus précisément, de tous les réseaux de téléphonie mobile.

– Ça va pas la tête ? Il doit bien y avoir du réseau !

– Bien entendu. Pendant encore... bah, disons sept-huit minutes, lui expliqua Tonino en consultant son horloge calée sur le fuseau horaire d'Irkoutsk.

– Quoi, et sur Terzola, rien ? O.K., et un téléphone normal, je sais pas moi, le bureau local de la poste...

Tonino ferma les yeux d'un air compatissant et secoua la tête en signe de dénégation. Siniša arracha son portable de sa ceinture et le regarda intensément. Željka ? Le Premier ministre ? Qui ?

– Attends, ça veut dire que cette merde ne me sert plus à rien ?

– Pour l'instant, elle te sert encore, mais plus pour longtemps.

– Putain, et dire que j’ai racheté quatre mille kunas de crédit il y a trois jours, et en solde en plus ! Et merde, tu aurais pu me le dire plus tôt et le jeter à la mer avec ces saloperies... Mais comment ça, il n’y a pas de réseau ?

Tonino haussa les épaules.

– Nous sommes loin, je ne vois pas ce qui pourrait servir de relais.

– Attends un peu, et l’Italie ? Le réseau italien, le roaming, tout ça ?

Tonino arbora une grimace de « jamais entendu parler » et secoua à nouveau la tête. Siniša regarda l’écran de son portable : le symbole de la puissance du réseau était tombé à une seule petite barre. Il commença rapidement à écrire un message. « Sors-moi d’ici ! N’importe com... » Au moment même où il allait presser la touche de la lettre suivante, il remarqua que la dernière petite barre tremblotait faiblement.

– Fais demi-tour ! hurla-t-il. Ramène-nous un peu en arrière !

Tonino courut sur la poupe, jeta un coup d’œil et revint.

– Je ne peux pas, l’orage gagne en puissance. Une vague pourrait nous faire chavirer pendant la manœuvre.

– N’importe quoi ! Tourne ! Fais marche arrière, putain de merde !

– Siniša, je suis à présent responsable de toi. Je ne peux pas. Jette-moi à l’eau et navigue seul comme bon te semble, mais tant que tu ne l’auras pas fait, *Adelina* est sous ma responsabilité et mon commandement.

Siniša se retourna à plusieurs reprises avec résignation, sans savoir vers quoi regarder. Puis il tressaillit et pressa cinq fois, à toute vitesse, la touche « send » de son téléphone, qui lui répondit cinq fois « address ? ». Fouillant à la hâte, il trouva le nom « Zzeljka » dans son répertoire, appuya sur « O.K. » puis à nouveau « send » et se mit à fixer l’appareil. Après quelques secondes apparurent sur le petit écran les mots « message sent ». Siniša souffla de soulagement une

fois, puis deux, puis trois. Il laissa avec satisfaction sa tête tomber quelques instants, avant d'être traversé par une décharge électrique :

– Attends, mais alors Internet, les mails...

Même s'il commençait à avoir de l'expérience, cette situation mettait toujours Tonino horriblement mal à l'aise. Avec une gêne sincère, il regarda Siniša droit dans les yeux :

– Nous n'avons pas Internet.

Siniša laissa tomber un regard fatigué sur un de ses sacs, celui dans lequel se trouvait son ordinateur portable, qu'il avait à force de prières réussi à grand-peine à obtenir au ministère de l'Agriculture.

– Combien de temps il nous reste jusqu'à ton île ?

– Je dirais... deux heures, deux heures et quart.

– Tu as une couverture ici ?

– Mais oui, bien sûr.

Siniša retira sa veste, prit les deux couvertures que lui tendait Tonino, s'en couvrit et se recroquevilla sur le banc, le visage tourné vers la paroi de la cabine.

– Bien entendu, tu me réveilleras lors de notre arrivée en Arcadie, grommela-t-il le plus cyniquement qu'il put.

– Naturellement, naturellement, lui répondit Tonino fort obligeamment.

Un énorme requin nageait rageusement en rond, ses yeux exorbités lançant des éclairs de tous côtés. Il était plus affamé et dangereux que jamais auparavant. La surface de la mer luisait vide à une dizaine de mètres au-dessus de lui, quand elle fut traversée par quelque chose qui ressemblait à une petite chaîne noire avec un pendentif. Le requin revint en arrière et s'écarta légèrement, attendant que cet objet inhabituel coule lentement jusqu'à lui. À l'instant où

il reconnut le chapelet, l'inébranlable crispation affamée de sa gueule s'élargit en un large sourire. Elle commença par s'étirer, puis s'ouvrit toute grande comme si le requin avait l'intention d'avalier un pétrolier, et non un simple rosaire. Le visage de Notre-Sauveur sur le petit crucifix était celui de Siniša, les yeux écarquillés par une indicible horreur.

Siniša se réveilla en sursaut, repoussa les couvertures et se redressa si brusquement que Tonino tressaillit de peur l'espace d'un instant.

– Ha ! Ha... Aha... haletait l'envoyé. Ça alors, quel rêve... Putain, quel rêve, c'est pas normal...

– Tout doux, tout doux... Tout va bien maintenant. Nous venons à peine d'entrer dans la baie de Terzola.

Siniša jeta un regard vaseux par la vitre embuée du hublot. Il avait la gueule de bois, et tout ce qu'il réussit à remarquer à travers les gouttes était que la mer était considérablement plus calme qu'auparavant.

– On y est ? demanda-t-il.

– Presque, plus qu'une dizaine de minutes.

– Tu aurais un miroir ? Et des toilettes ?

– Le miroir est dans le banc où tu as dormi, quant aux petits coins... Comment dire, je fais mes commissions depuis la poupe.

– Tu n'as pas de W.-C. ?

– Pas sur *Adelina*. Pas besoin. D'autre part, je ne te conseille pas de faire ça tout de suite maintenant. Il serait plus convenable que tu prennes ton mal en patience encore une demi-heure.

Siniša plia négligemment les couvertures et les posa sur la table avant de relever le siège du banc. Le miroir n'était pas à l'intérieur, dans le coffre, mais fixé à la paroi interne du couvercle. Il considéra avec résignation le sourire de Tonino, s'agenouilla, glissa ses jambes sous la table fixée au mur et commença tant bien que mal à embellir son apparence en face de ce miroir improbable. Tonino sortit

sur la poupe et mit au ralenti le moteur qui n'émit plus qu'un agréable bourdonnement.

Siniša laissa retomber le couvercle au miroir, contourna la petite table, sortit du banc opposé une nouvelle canette de Foster's, et monta lui aussi sur le pont.

– Eccu vi u ! Nuvellu terzolanu diferi ! Lu migliore sinu oghje ! hurla Tonino, avant de faire trois sauts de la poupe à la proue.